

Nom d'Averty!

*C'est qu'il lui disait : « Esprit impur, sors de cet homme. »
Et il lui demanda : « Quel est ton nom ? »
Et il lui dit : « Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux. »*
Évangile selon saint Marc, V, 8-9

« Qu'y a-t-il dans un nom ? C'est ce que nous nous demandons dans l'enfance, lorsque nous écrivons ce nom qu'on nous dit le nôtre. » Cette question, que Joyce (dans *Ulysse*) reprend après Shakespeare (dans *Roméo et Juliette*), on peut imaginer que Jean-Christophe Averty, qui naît à Paris en 1928 d'un père quincailler et d'une mère institutrice, la fit sienne. Averty comme d'autres, Averty comme chacun, mais Averty plus que tout autre. Rarement du moins, œuvre n'aura à ce point semblé se déployer autour et à partir de l'ombilic du nom de son auteur. Assurément *averti*, comme on le dit de certain public ou d'un homme qui en vaut deux ; grand *avertisseur*, au triple titre de pionnier, d'inventeur et de faiseur d'images saturées d'effets visuels détonants ; animateur hors pair de nos claviers *azerty* ; quasi-anagramme d'une *variété* qui lui colle à la rétine ; toujours *vert* enfin ; l'auteur à l'écran des **Verts Pâturages** et des **Raisins verts** n'aura eu de cesse de décliner les virtualités signifiantes de son nom démoniaque. Lesquelles auront été à leur tour constamment relayées et amplifiées, par lui-même aussi bien que par ses (rares) commentateurs, jusqu'à ce numéro d'*Initiales*.

De quoi Averty est-il le nom ?, demandera-t-on plutôt ici, selon une formule avec laquelle un livre à succès nous aura familiarisés — et parce que tel est l'esprit de notre revue que de *dénommer* le nom propre qu'elle (ré)initialise en une série de noms communs. Assurément d'abord d'une activité frénétique, d'une effervescence et d'une productivité qui laissent pantois : près de mille émissions, de télévision mais aussi de radio (voir, ou plutôt entendre, **Les Cinglés du Music-Hall**, joyeux démenti à l'entêtant *Video killed the radio stars* que chantaient les Buggles en 1979), dans des registres allant du programme pour enfants à l'adaptation littéraire et théâtrale, en passant par les actualités, l'information, le débat, le documentaire, le téléfilm, le sport, le jazz, les variétés, le divertissement — l'éventail entier des grilles et des programmes.

D'un génie de l'invention ensuite : tenant l'électronique pour « un instrument merveilleux du rêve », Averty multiplie les expérimentations et invente des procédés de découpage, incrustation, superposition et démultiplication qui mettent l'infini à portée du regard, au plus près du sens premier de la télévision. Inventeur d'une nouvelle rhétorique, Averty innove aussi avec la syntaxe : personne avant **Les Raisins verts** n'avait osé ce montage syncopé de séquences courtes, autonomes et hétérogènes, qu'aucun présentateur ni aucune voix off ne vient relier, et qui se généralisera bientôt sous la notion de *clip*. C'est toute une esthétique en somme qu'invente et anticipe Averty : moins celle de la télévision que celle de l'image à l'écran,

qui donnera aussi bien ce qu'on a pu appeler « l'esprit Canal Plus » que l'usage intensif des GIF animés sur le Web.

Cette puissance d'anticipation ne vient pas de nulle part. Comme souvent, elle procède d'une forte inscription historique. Ici, un héritage compte plus que tout autre : celui du surréalisme. Du surréalisme, dont il fréquente le groupe après-guerre, Averty reprend à peu près tout : son esthétique du collage et de l'image entendue comme rapprochement de « deux réalités distantes » ; sa bibliothèque et son imagier, du Douanier Rousseau à Jarry en passant par Roussel et Lautréamont, qu'il va adapter tous les quatre ; son goût du scandale et de la culture populaire, des « contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs » chers à Rimbaud ; son axiologie du rêve, du désir et de la « liberté grande » dont Gracq fit le titre de son seul et unique recueil de poésie — et dont Averty adapta aussi **Un beau ténébreux**. À cet égard, Averty est aujourd'hui l'un des exemples les plus probants de la transhistoricité du surréalisme, c'est-à-dire de son inaltérable contemporanéité.

Analysées par Anne-Marie Duguet dans le seul ouvrage de référence existant à ce jour (*Jean-Christophe Averty*, Dis Voir, 1991), ces trois figures d'Averty (l'effervescent, l'inventeur, le surréaliste) font ici l'objet de plusieurs contributions qui les revisitent à nouveaux frais. Il en est une quatrième, plus inaperçue, que ce numéro entend réparer : c'est l'oublié. Je fais ici le test, et vous invite à le faire à votre tour : si vous êtes né(e) dans les années soixante ou avant, vous savez qui est Averty ; dans les années soixante-dix, vous avez une chance sur deux ; après, vous ne savez plus. « Seul héros d'un combat perdu », comme il se définit lui-même, Averty est passé à la trappe de notre époque ubuesque. Effet de l'amnésie croissante des temps présents sans doute, mais aussi de la situation paradoxale de la télévision : vue par tous mais restée hors champ de la pensée et de l'histoire des arts. En invitant de jeunes artistes dont le travail et les recherches viennent prolonger l'œuvre d'Averty, alors même qu'ils ne savaient rien de lui, en donnant à voir et à saisir aux générations émergentes un continent enseveli de liberté et d'expérimentation, de conscience historique et de puissance d'anticipation, c'est ce double oubli qu'il s'agit aussi de réparer — cela alors même que notre homme, décidément effervescent, se dit lui-même, dans l'entretien qu'il nous a accordé, gagné par « la maladie d'Alka Seltzer ».

Emmanuel Tibloux